

COMMENT LES JEUNES MARIÉS
SE TRAHISSENT

Il ne se passent guère de semaine, me dit un jour, un conducteur de chemin de fer, que je ne sois témoin des aventures de quelques nouveaux couples partant en lune de miel. Je ne puis dire au juste à quel signe je les reconnais, mais pour moi, c'est chose aussi facile que s'ils étaient marqués au front d'un fer rouge. Il y a chez eux, je ne sais quoi, qui les fait deviner de suite par un œil exercé. J'avoue franchement qu'il m'arrive de me tromper quelquefois, mais c'est chose rare, et la première impression est généralement la plus correcte, bien que les apparences soient contraires. Nous avons surtout un petit truc, qui ne manque jamais de produire son effet et quand nous avons affaire à des malins.

La semaine dernière, par exemple, un jeune couple prenait le train du Grand Tronc, en destination de New York. Ils prirent leur siège le plus naturellement du monde, comme si c'eût été une affaire de tous les jours. Rien, dans leurs manières, n'indiquaient des nouveaux mariés. A tout prendre, ils pouvaient passer pour frère et sœur ou, au pis aller, pour des gens mariés depuis longtemps. Je n'étais pas convaincu, cependant, j'avais des doutes, un pressentiment quelconque. Je me rendis donc auprès du petit vendeur de journaux et lui dit :

— Jack, voilà des gens qui m'intriguent. En avant les grands remèdes, prends vite tes échantillons.

Le garçon, malin comme tout, saute sur sa brassée de livres et entre dans le char. Il offre sa marchandise aux voyageurs, et arrive en face de mes gens. Il fait choix de deux petits livres et les leur présente, en ajoutant, de manière à être entendu des autres : « Des livres excellents, monsieur, et très utiles ; des conseils précieux sur la manière de tenir maison à l'usage des nouveaux mariés. »

On ne peut filer de la laine et le parfait amour



I

— Comme la nature est belle, n'est-ce pas ?

C'en était trop, le truc avait produit son effet. Une rougeur adorable couvrait déjà le frais visage de la jeune femme ; le jeune homme se troubla et c'est à peine s'il pût balbutier un faible « merci, nous n'en avons pas besoin. » Puis ils se regardèrent d'un air confus et embêté.

J'envisageai le jeune homme bien en face, les yeux dans les yeux, et lui fis un petit signe amical, comme pour lui dire : « Inutile de vous cacher, nous connaissons ce truc-là. »

Tout s'était passé en un clin d'œil, mais je savais maintenant à quoi m'en tenir, j'avais découvert le pot aux roses.

J'ai encore en réserve plusieurs autres moyens pour découvrir ceux qui veulent se ca-

cher et ils sont aussi infaillibles les uns que les autres.

La vilaine habitude de jeter du ris sur les personnes qui partent pour leur tournée de noces, est très incommode. Il en reste toujours un peu sur les habits, sur les coiffures et dans les cheveux.

— Pourquoi, nous autres, pauvres petits employés, prenons-nous tant de peine à ces choses-là ? La raison est toute simple, cela nous rapporte quelque profit.

Ces jeunes amoureux, lorsqu'ils savent qu'ils sont découverts, manquent bien rarement de nous donner une assez bonne gratification ne fût-ce que pour conjurer le sort et s'attirer une bonne chance.

UN MENU D'ANTHROPOPHAGE.

Le Docteur Lumhobz, célèbre naturaliste Norvégien, vient de publier un livre,

qui fait beaucoup de bruit. Il a pour titre « Chez les Cannibales. »

Le docteur est un connaisseur dans l'art culinaire des anthropophages, et il en donne des aperçus assez piquants. Les naturels de l'archipel australasien, dit-il, massacrent leurs enfants pour satisfaire leurs apt goûts dépravés. La chair humaine est pour eux la viande la plus succulente, mais pas celle des blancs : ils prétendent que cette chair a un goût nauséabond et salé. La chair qu'ils aiment, c'est celle du nègre ou du chinois. Ils préfèrent la chair de nègre, mais faute de mieux la chair d'un chinois leur fait un plat assez présentable. La chair de nègre, d'après eux, a un goût plus délicat, parce qu'ils se nourrissent principalement de végétaux et qu'ils ne mangent pas de sel ; mais un chinois gras, bien nourri au riz, n'est pas à dédaigner.

Le docteur est d'opinion que si les aborigènes de Queensland pouvaient suivre leurs penchants naturels, la question chinoise serait bien vite réglée et ne serait plus un sujet d'embarras pour le Bureau Colonial. A moins d'être gardés par une police spéciale, les chinois auraient bien vite disparu. Il prétend que dans ses voyages dans le nord et l'est de l'Australie, les noirs qui lui servaient d'escorte, ne cherchaient pas à déguiser leurs penchants pour la chair humaine. Rien qu'à en entendre parler, leurs yeux lançaient des éclairs. Interrogés sur la partie du corps humain qu'ils aimaient de préférence, ils répondaient invariablement : La chair des côtes : Quant à la tête, ils n'y touchent pas. Lumhobz affirme qu'on a tort de croire que ces cannibales ont la mine plus féroce que les autres sauvages. Beaucoup au contraire, ont une apparence douce et paisible.

Les femmes, comme les hommes, prennent part à ces festins de cannibales.



II

— Ça, c'est heureux, des petits oiseaux !



III

— Oh ! Trompée de peloton !... Il étouffe